

## LA MAISON RUSSIE

John le Carré est né en 1931. Après des études universitaires à Berne et à Oxford, il enseigne à Eton, puis travaille pendant cinq ans pour le Foreign Office. Son troisième roman, *L'espion qui venait du froid*, lui vaut la célébrité. La consécration vient avec la trilogie : *La Taupe*, *Comme un collégien* et *Les Gens de Smiley*. À son roman le plus autobiographique, *Un pur espion*, succèdent *La Maison Russie*, *Le Voyageur secret*, *Le Directeur de nuit*, *Notre jeu*, *Single & Single*, *Le Tailleur de Panama*, *La Constance du jardinier*, *Une amitié absolue*, *Le Miroir aux espions*, *Une petite ville en Allemagne*, *Le Chant de la mission*, *Un homme très recherché* et *Un traître à notre goût*. John le Carré vit en Cornouailles. Il est commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres.



John le Carré

LA MAISON  
RUSSIE

R O M A N

*Traduit de l'anglais  
par Mimi et Isabelle Perrin*

*Éditions du Seuil*

La première édition en langue française de cet ouvrage  
a paru aux Éditions Robert Laffont, en 1989.

TEXTE INTÉGRAL

Extrait du poème « Le Prix Nobel », de Boris Pasternak,  
traduction de Martine Loridon, dans le recueil

*Ma sœur la vie et autres poèmes*,  
NRF, Poésie Gallimard, 1982.

Extrait de « Dirge », dans les *Collected Poems*  
de Stevie Smith, Allen Lane, 1975.

Extrait des *Collected Poems* de Theodore Roethke, Faber, 1985.

Extrait du *Journal of a Solitude*, de May Sarton, Women's Press, 1985.

TITRE ORIGINAL

*The Russia House*

ÉDITEUR ORIGINAL

Hodder & Stoughton, Londres

ISBN original : 0-340-50573-7

© David Cornwell, 1989

ISBN 978-2-02-138233-4

(ISBN 2-02-047242-2, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions Robert Laffont, 1989, pour la traduction française

© Éditions du Seuil, janvier 2003, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Bob Gottlieb,  
grand éditeur  
et ami d'une patience indéfectible*

« Les hommes aspirent tellement à la paix que, selon moi, les gouvernements feraient bien un jour de leur laisser le champ libre et de leur accorder ce qu'ils réclament. »

DWIGHT D. EISENHOWER

« Il faut penser en héros pour se comporter simplement en être humain digne de ce nom. »

MAY SARTON



## Introduction

Je suis allé en Russie pour la première fois de ma vie en 1987, attiré par l'annonce historique d'une *perestroïka*, ou reconstruction, de l'empire soviétique à l'initiative de Mikhaïl Gorbatchev. Comme beaucoup, j'ignorais alors qu'il signait par là même l'édit secret le plus crucial et le plus désastreux de toute sa carrière en sanctionnant la privatisation du Parti communiste soviétique, il donnait le coup d'envoi à la ruée générale sur les actifs de l'État qui allait faire de la Russie postcommuniste une société criminelle. Tout ce que je savais par instinct, par ouï-dire, par la lecture de la presse, c'était que le chevalier communiste agonisait lentement dans son armure.

En 1987, l'Ouest hésitait encore – ou plutôt, se complaisait à hésiter – sur l'interprétation à donner aux signaux lancés par Gorbatchev. Quand bien même le Premier ministre britannique, Margaret Thatcher, au retour d'une visite officielle historique à Moscou, affirmait publiquement au monde entier et au président Ronald Reagan que Gorbatchev était « un homme avec lequel on peut traiter », la CIA, toujours aussi aveugle aux évidences, persistait à analyser la *perestroïka* comme un piège machiavélique tendu par les Bolcheviks. En parallèle se jouait une frioleuse partie de « moi d'abord » entre les alliés occidentaux de l'Amérique, à savoir l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne, qui, rêvant de vastes marchés inexploités tout en redoutant de s'y brûler les doigts, se disputaient les faveurs et les contrats de la Russie nouvelle.

Quant à moi, comme tout un chacun, j'étais las de la

guerre froide et impatient d'en voir la fin, que j'estimais proche. Comment diable contrôler un État policier aussi vaste et disparate après l'avènement des nouvelles technologies de la communication ? Comment verrouiller la société face à l'omniprésence des fax ? Comment déployer une bureaucratie tentaculaire et sclérogène par tradition tout en étant compétitif dans une économie mondiale de libre-échange ? Et par ailleurs, comment maintenir une force de dissuasion crédible face à la prolifération constante de l'arsenal nucléaire américain ? Les gesticulations bellicistes de Ronald Reagan commençaient à payer : délibérément amplifiées par l'administration américaine, les rumeurs de Guerre des étoiles portaient la menace d'une nouvelle génération d'armes inutiles au coût exorbitant, exactement comme aujourd'hui. Alors, combien de temps encore l'économie planifiée déliquescence de l'Union soviétique pouvait-elle se permettre de rester à la table de ce poker stratégique où chaque nouvelle relance se devait d'être suivie dans une escalade permanente ?

Je n'étais pas le bienvenu. Certes, Vladimir Karpov, boyard de l'Union des écrivains soviétique sous contrôle du KGB, vint à l'aéroport Cheremetievo me donner l'accolade, s'évertuant à m'assurer que la présence d'un photographe des *Izvestia* était pure coïncidence. Mais de toute évidence je restais indésirable dans les endroits qui comptaient. J'avais dû recourir aux bons offices de l'ambassadeur anglais pour persuader les autorités soviétiques de m'accorder un visa, démarche qui n'avait abouti, selon mes hôtes réticents, que grâce à l'intercession personnelle de Raïssa Gorbatchev, toutes mes demandes de visa antérieures s'étant heurtées à un mur de silence.

Pendant un quart de siècle, de loin en loin, la presse soviétique (notamment la *Literatournaïa Gazeta*) m'avait en effet diabolisé pour avoir « élevé l'espion au rang de héros de la guerre froide » – allusion aux espions occidentaux plus qu'aux leurs, supposais-je, puisque Kim Philby et consorts avaient déjà des timbres à leur effigie, des rues moscovites et des pétroliers soviétiques à leur nom, et des



médailles, souvent posthumes, les honorant comme héros, même s'ils avaient fini fusillés ou trahis par leur propre camp, victimes de la paranoïa étatique. Mais lorsque je soumis cet argument à mes critiques soviétiques (hélas dans les pages suspectes du magazine *Encounter*, qui s'avéra être un organe de la CIA), je ne m'attirai que davantage d'insultes. Fait d'autant plus singulier que, selon les informations obtenues en vue de mon voyage, seuls deux de mes romans avaient été publiés en URSS : *Chandelles noires*, qui racontait un meurtre dans une école privée anglaise « bourgeoise », et *Une petite ville en Allemagne*, qui imaginait une résurgence du nationalisme dans l'Allemagne de l'Ouest « fasciste », dicit les laborieuses introductions destinées à exposer la dialectique desdits ouvrages au lecteur soviétique. Or la diatribe de la *Literatournaïa Gazeta* visait exclusivement *L'espion qui venait du froid*, que les censeurs avaient strictement interdit, arguant, pour reprendre la formule d'un critique soviétique, que j'avais peut-être fait des observations justes sur la guerre froide mais que j'en avais tiré des conclusions erronées. Alors pourquoi en faire la recension ? contrai-je dans *Encounter*. Pourquoi dénigrer un livre auprès de gens qui n'ont pas le droit de le lire ?

Et je reposai la même question, lorsque, à ma secrète stupéfaction, je me retrouvai assis dans la rédaction de cette même revue, face aux mêmes journalistes et éditorialistes qui m'avaient vilipendé dans les années 1960 et 1970. Leur réponse ne fit qu'ajouter à ma perplexité. Ils me reprochèrent d'être bien naïf, comme à un enfant qui ne connaît pas encore toutes les ficelles. Ces attaques rendaient hommage à mon œuvre en la légitimant comme sujet d'un dialogue codé entre membres de l'intelligentsia soviétique, qui tous, dans une langue ou une autre, avaient eu un « accès privilégié » à mes livres.

Qui l'eût cru ?

\*  
\*       \*  
\*

Vivre dans une chambre d'hôtel qui sera fouillée dès qu'on s'en absente constitue une étrange expérience. « Perdre » mes bagages à l'aéroport et ne les voir réapparaître qu'au bout de deux jours ne m'avait pas surpris outre mesure. Non plus que de devoir attendre trois quarts d'heure à la douane de l'aéroport que mon visa et mon passeport soient ostensiblement « vérifiés » par un garde-frontière impassible du KGB qui murmurait dans un téléphone. *Pourquoi avez-vous l'air plus âgé que sur la photographie de votre passeport ?* me demanda-t-il *via* un interprète. *Parce que j'ai été malheureux en amour*, répondis-je sans m'attirer un sourire. Pas une lueur dans les yeux noisette, pas un frémissement autour de la bouche pincée. Le portillon électrique s'ouvrit et j'eus l'autorisation de passer.

Être suivi dans la rue et surveillé dans les bars et cafés ne me déranga pas plus. À Hambourg et Berlin, où j'avais rencontré des sympathisants de la bande à Baader pendant mon travail de documentation sur *La Petite Fille au tambour*, je m'étais habitué au phénomène d'une filature volontairement repérable. À Moscou, j'eus tôt fait de m'attacher aux deux messieurs stoïques et plutôt rondouillards envoyés par le Casting central avec mission de rester assez sobres pour rendre compte de mes faits et gestes – mission visiblement délicate, car un soir, après m'avoir observé depuis l'autre bout du premier restaurant « en coopérative » de la ville, où j'éclusais quelques godets avec un groupe de journalistes occidentaux, ils s'accrochèrent aux pas de mon frère Rupert et ne s'aperçurent de leur méprise vaudevillesque qu'une fois arrivés devant chez lui.

En revanche, les fouilles de ma chambre m'exaspéraient. Répétées et inexpertes – à dessein, supposai-je. D'abord, les valises « perdues » réapparurent un beau jour

près de mon lit, avec mes complets roulés en boule et mes chemises et sous-vêtements bons pour la friperie. Je les rangeai tant bien que mal, costumes dans la penderie branlante et petit linge dans la commode branlante, pour les retrouver le soir même rerangés de façon ostensible. Le contenu de ma mallette et les papiers sur le bureau se montraient également baladeurs. Chaque jour ils se déplaçaient, se reclassaient ou se retournaient. Avertissement ou mauvaise blague d'anciens adversaires ? Je l'ignore encore à ce jour. Quoi qu'il en soit, m'étant accommodé de ces incessantes intrusions, j'en conçus une certaine reconnaissance en raison de cette contribution inconsciente au roman que j'échafaudais. C'était exactement ce que j'imaginai pour mon héros et compagnon secret, Barley Blair, dont j'essayais de mener l'existence. Je suis dans leur ligne de mire comme Barley, songeais-je. J'apprends à vivre avec la sensation qu'on m'observe jour et nuit, et je m'y accoutume peu à peu. J'apprends à devenir un citoyen de Moscou.

La surveillance, qui ne se relâcha jamais, connut un épilogue savoureux. Deux nuits avant mon départ, j'abusai de la vodka avec le merveilleux Arkady Vaksberg, avocat et journaliste d'investigation russe ainsi que critique interne autoproclamé de la corruption soviétique et toléré comme tel. Laisant Arkady affalé sur son sofa, je sortis de chez lui au petit matin, pour une fois sans mon redoutable guide-interprète anglais, John Roberts. M'apercevant que je me trouvais dans les faubourgs sans aucune idée du chemin à prendre, je me postai au milieu d'un boulevard bordé d'arbres pour repérer les lumières de la ville. En vain, car à l'époque Moscou n'avait rien d'une ville-lumière. À gauche ? À droite ? Tout droit ? Ou bien je réveille Arkady et je bois un autre verre ? J'hésitais encore lorsque je repérai avec soulagement mes fidèles guetteurs, assis fesse contre fesse sur un banc, l'air aussi défait que moi. Je me dirigeai vers eux d'un pas incertain et les abordai en anglais, puis en allemand, puis en français, car je ne parle pas un mot de russe. Peine perdue. J'eus recours

au langage gestuel. *Je suis très saoul*, expliquai-je en mimant l'ébriété. *Et vous êtes très fatigués*, continuai-je en posant la joue sur l'oreiller de mes mains. *Alors si on rentrait ensemble à l'hôtel Minsk ?*

Ainsi donc nous marchâmes tous quatre, moi, mes gardes et mon compagnon secret Barley Blair, encore plus exténué que moi. Sur le perron du Minsk, je serrai la main de mes bons samaritains et leur souhaitai longue vie et prospérité. Ils déclinèrent à regret mon invitation à prendre un dernier verre dans ma chambre, sans doute conscients que notre conversation serait écoutée par leurs supérieurs et qu'ils risquaient d'être accusés de boire avec l'ennemi.

\*  
\*       \*

Bribes de souvenirs marquants. Instants extraordinaires, personnages extraordinaires, découvertes extraordinaires. Choc de la nouveauté. Comme le sait tout journaliste, on n'a jamais que deux occasions pour écrire valablement sur un pays : le parachutage initial, quand chaque impression vous heurte de plein fouet ; et trente ans plus tard quand, moyennant beaucoup de chance et d'assiduité, on connaît peut-être l'endroit de l'intérieur. Obligé de me contenter de la première, je m'attelais longuement chaque soir à consigner mes précieux souvenirs dans un calepin tant qu'ils étaient tout frais : la puanteur de l'essence locale qu'on cesse de remarquer dès le troisième jour, la morne procession de bâtiments gris anonymes (hôpital ? ministère ? hôtel ?), l'agressivité carcérale de la file d'attente pour le petit déjeuner dans le restaurant de l'hôtel, la hideuse quincaillerie rouillée des insignes communistes tous les deux coins de rue, évoquant les madones qui veillent sur les carrefours italiens depuis leur niche au premier étage.

Je me rappelle ma première réunion à l'Union des écrivains, autour d'une longue table couleur miel, consacrée au programme de mon séjour. Impayables, ces soi-disant

auteurs soviétiques. On eût cru de vieux sergents-majors sur le retour. La plupart sexagénaires, et pas un au-dessous de cinquante ans, hormis le guide soviétique désigné pour faire équipe avec mon interprète. L'un me fut présenté comme étant un célèbre poète, et ce, découvris-je par la suite, sur la seule foi d'un mince recueil écrit vingt ans plus tôt, selon la rumeur, par un versificateur décédé depuis. *Qui souhaitez-vous rencontrer ?* me demandèrent mes hôtes à l'autre bout de la table, avec des sourires encore plus patibulaires que leur mine habituelle. *Quels lieux souhaitez-vous visiter ?* Comme s'ils s'attendaient à ce que je réponde : « Vos meilleurs experts en fuséonautique » ou « Vos cités scientifiques secrètes ». Un plaisantin lança que je voudrais peut-être passer mon temps avec des dissidents. *Non merci*, répliquai-je. *Pas de dissidents, pas de refuzniks, pas d'écrivains ni de peintres interdits. C'est vous que je veux connaître. J'aimerais savoir comment vous réagissez aux changements imminents en Union soviétique et comment vous pensez vous positionner dans la reconstruction.* Ils m'auraient volontiers présenté tous les dissidents du monde plutôt que d'entrer dans ce débat.

Dieu était encore un sujet tabou en 1987. Mais à Zagorsk, capitale de l'orthodoxie, je vis de vieilles babouchkas agenouillées embrasser avec ferveur le couvercle en verre des reliquaires. Et dans un bureau aussi dépouillé et sinistre qu'un hôpital, j'écoutai sagement la dissertation alambiquée de l'archimandrite sur les miracles que Dieu accomplissait par l'entremise de l'État.

Pour rendre visite à l'écrivain Tchinguiz Aïtmatov, nous empruntâmes un vol intérieur d'Aeroflot à destination de Frounze, ville de garnison située en Kirghizie. Aïtmatov étant une gloire locale, les autres passagers durent attendre sur la piste d'envol que la cour du grand homme embarque en priorité.

En tant qu'invités d'Aïtmatov, nous étions logés dans la maison de retraite du Comité central à Frounze, sise au cœur d'un périmètre de barbelés où patrouillaient des gardes du KGB en uniforme avec chiens et Kalachnikov.

*Pour nous protéger des voleurs de bétail qui descendent des collines*, nous confia le directeur tatar des lieux dans un murmure embarrassé.

Conformément à la politique gorbatchevienne de sevrage de la population, la vodka était interdite dans la maison de retraite, mais, pour quelques dollars, le directeur nous en fournit une caisse entière avant de nous proposer d'autres distractions. Il nous fit visiter la piscine lambrissée construite en sous-sol aux normes d'excellence suédoises. Difficile d'imaginer moins soviétique. Chaque cabine du vestiaire avait un animal pour emblème. Ainsi, dans celle à l'original, on recevait un peignoir avec un original brodé sur la poche, des mules avec un original à l'emplacement de chaque orteil et une serviette original. Il y avait un sauna et une salle de relaxation, et cette vague odeur mêlée de tabac froid, de désinfectant, de parfum bon marché et de vomi qui trahit une orgie récente que vous avez ratée.

Comme j'avais émis le vœu d'aller à la rencontre de villageois des montagnes environnantes, Aïtmatov arriva un matin à la tête d'un cortège véhiculant hauts dignitaires et tâcherons du Parti. Après deux heures de route, nous nous arrêtâmes sur le bas-côté pour manger du flanc de cheval fumé et boire de la vodka de contrebande. Arrivés à un lac, nous eûmes droit à un tour en vedette d'interception rapide. Notre convoi atteignit enfin un champ de courses que nos hôtes appelaient « hippodrome du Peuple ». Au milieu de la pelouse ovale centrale se dressait une tente rouge et or devant laquelle paissaient deux poneys. Escortés vers la tente d'un pas solennel, nous fûmes invités à y entrer pour rencontrer une famille d'autochtones kirghizes en costume de cérémonie, qui nous offrirent du thé et nous invitèrent à admirer leurs tapis. Ce que nous fîmes. *Voici nos villageois des montagnes environnantes*, déclarèrent nos hôtes, que je remerciai pour cette enrichissante expérience ethnographique.

À Moscou, je me vis proposer une rencontre avec Kim Philby par Gendrik Borovik, journaliste de ses amis et, selon la rumeur, un de ses officiers traitants. Il m'expliqua

que Kim était souffrant, comme si je devais compatir, et n'avait plus longtemps à vivre. Il ajouta que Kim comptait parmi mes admirateurs, ce dont je doutais, sans savoir lequel des deux avait inventé ce mensonge. Voulais-je passer lui dire bonjour et boire un verre de vin ? me proposa Borovik comme s'il s'agissait là d'une bonne œuvre. Eh bien merci, répondis-je, mais je devais assister le lendemain soir à une réception donnée par l'ambassadeur du Royaume-Uni, et je ne trouvais pas convenable de dîner avec le représentant de Sa Majesté un soir et le traître de Sa Majesté le lendemain. Borovik toussota, moi de même. Philby n'était pas un traître, se récria-t-il, mais un Anglais courageux qui avait agi selon sa conscience. Parfait, dis-je, j'espérais juste qu'il en pensait autant des Russes ayant espionné pour le compte de l'Ouest. Une fois les esprits calmés, nous convînmes d'en reparler à la réception de l'ambassade, à laquelle lui aussi était convié. *Nous devons nous méfier des micros*, lui rappelai-je *sotto voce* avec le geste moscovite traditionnel d'avertissement consistant à désigner le lustre du doigt. Pendant un instant il sembla acquiescer, puis eut l'élégance d'éclater de rire quand il comprit que je faisais référence aux micros de son camp et non du nôtre.

Dans la ville qui s'appelait encore Leningrad, je rencontrai le plus célèbre des dissidents, le physicien Andreï Sakharov. Comme toutes les belles rencontres, celle-ci était totalement fortuite, due aux bons offices d'un éditeur américain militant des droits de l'homme. Sakharov était assis avec son épouse Elena Bonner dans le vestibule d'un restaurant récemment inauguré. Pendant notre conversation, un défilé incessant de photographes nous aveugla avec leurs flashes. Je supposai d'abord que leur intérêt s'expliquait par la renommée de Sakharov, son prix Nobel, sa réhabilitation par Gorbatchev, ses huit ans d'exil intérieur à Gorki, mais comme d'habitude je faisais erreur. Aucun Russe moyen n'avait la moindre idée de ce à quoi ressemblait Sakharov car, en tant que paria, il n'avait aucune image publique. Les photos faisaient partie du har-

cèlement constant auquel il était soumis quand il communiquait avec des Occidentaux.

À la fin de notre entrevue, Sakharov fit montre d'une curiosité mitigée envers les espions atomiques de Los Alamos, Klaus Fuchs, Alan Nunn May, Pontecorvo, mais surtout Klaus Fuchs, qu'il avait visiblement rencontré en Allemagne de l'Est. Comment Fuchs avait-il été démasqué ? demanda-t-il poliment. Qu'est-ce qui l'avait poussé à agir de la sorte ? Pendant combien de temps avait-il espionné ? Etc. Je lui dis le peu que je savais, il m'écouta sans piper mot. Que pouvait-il bien penser ? Puisque je n'en saurai jamais rien, autant répondre à cette question moi-même. Il songeait que Klaus Fuchs avait choisi la voie de la trahison secrète dans une société ouverte, alors que Sakharov avait subi la torture et l'emprisonnement au nom de sa liberté de parole dans une société fermée.

J'étais heureux d'avoir refusé de serrer la main à Kim Philby.

*John le Carré*  
*mars 2001*

Traduit de l'anglais  
par Isabelle Perrin



## Avant-propos

Dans un roman, les remerciements paraissent souvent aussi ennuyeux que le générique d'un film. Cependant, étant à chaque fois touché par la bonne volonté dont font preuve des gens, par ailleurs fort occupés, en consacrant leur temps et leurs compétences à une entreprise aussi futile que la mienne, je ne peux manquer cette occasion de leur témoigner ma reconnaissance. Je souhaite exprimer ma gratitude toute particulière pour son aide à Strobe Talbott, soviétologue et illustre journaliste de Washington, qui a publié de nombreux travaux sur la défense nucléaire. Si le livre contient des erreurs, elles ne lui sont certes pas dues et, sans lui, elles eussent été bien plus nombreuses. Le professeur Lawrence Freedman, auteur de plusieurs ouvrages de référence sur le conflit moderne, m'a aussi accepté comme disciple, mais ne doit pas être tenu pour responsable de mes naïvetés.

Frank Geritty, agent du FBI pendant de nombreuses années, m'a initié aux mystères du détecteur de mensonges, aujourd'hui affligé du piètre nom de polygraphe ; et si mes personnages ne chantent pas autant que lui les louanges de cet appareil, la responsabilité en incombe à eux seuls.

Je dois aussi innocenter John Roberts, directeur de l'Association Grande-Bretagne/URSS, et son équipe. Il fut mon compagnon lors de mon premier voyage en URSS, m'ouvrant de nombreuses portes qui, sans lui, seraient restées closes. Mais il ne savait rien de mes sombres desseins, et n'a pas cherché à les connaître. Parmi ceux de

son équipe, je mentionnerai particulièrement Anne Vaughan.

Mes hôtes soviétiques à l'Union des écrivains ont fait preuve d'une égale discrétion, et d'une largeur d'esprit à laquelle je ne m'attendais guère. Quiconque visite l'Union soviétique en ces années extraordinaires et a le privilège de mener des entretiens comme ceux que l'on m'a accordés ne peut en revenir sans une affection durable pour ce peuple, et un sentiment de respect mêlé d'effroi devant l'ampleur des problèmes qu'il doit affronter. J'espère que mes amis soviétiques trouveront reflétés dans cette fable un peu de leur chaleur humaine, et de nos espoirs partagés d'un avenir gouverné par la raison et la fraternité.

Le jazz est un grand unificateur, et je n'ai pas manqué de conseils amicaux en ce qui concerne Barley et son saxophone. Le célèbre dessinateur et instrumentiste de jazz Wally Fawkes m'a prêté son oreille de musicien, et John Calley son oreille absolue pour la musique et les mots. Si par bonheur de tels hommes dirigeaient le monde, je manquerais de conflits sur lesquels écrire.

*John le Carré*

# 1

Dans une large rue de Moscou, à moins de deux cents mètres de la gare de Leningrad, au dernier étage d'un hôtel hideux à l'architecture surchargée, du style stalinien que les Moscovites nomment « Empire durant la Peste », la première foire audio pour l'enseignement de l'anglais et la diffusion de la culture britannique organisée par le British Council touchait péniblement à sa fin. Il était 17 h 30. En ce jour d'été, le temps se montrait fantasque : de fortes averses avaient sévi depuis le matin, mais à présent la lumière d'un soleil trompeur scintillait dans les flaques d'eau et une vapeur légère s'élevait des trottoirs. Les plus jeunes des passants portaient jeans et baskets, tandis que leurs aînés étaient encore emmitouflés dans des vêtements chauds.

La salle louée par le British Council n'était pas chère, non plus d'ailleurs qu'adaptée à la circonstance. J'ai eu moi-même l'occasion de la visiter lors d'un récent voyage à Moscou pour une autre mission. Après avoir monté sur la pointe des pieds l'imposant escalier désert, passeport diplomatique en poche, je suis resté un instant dans cette éternelle grisaille crépusculaire qui flotte sur les vieilles salles de bal endormies. Avec ses larges piliers marron et ses miroirs à dorures, ce décor évoquait plutôt les dernières heures d'un paquebot en train de sombrer que le lancement d'une grande initiative. Au plafond, des Russes grimaçants en casquette de prolétaire saluaient Lénine du poing. Leur vitalité contrastait dérisoirement avec les étagères d'un vert écaillé sur lesquelles s'alignaient des cas-

settes de *Winnie l'Ourson* et d'*Anglais informatique en trois heures, niveau avancé*. Les cabines d'écoute en grosse toile, de fabrication locale, comportaient finalement peu des caractéristiques promises et exhalaient la tristesse de chaises longues sur une plage un jour de pluie. Les stands des exposants, rassemblés à l'ombre d'une galerie en encorbellement, semblaient aussi blasphématoires que des officines de pari dans un temple.

Quoi qu'il en soit, la foire – c'est un bien grand mot – avait eu lieu. Comme toujours quand ils ont les documents et le statut satisfaisants aux yeux impitoyables des hommes en veste de cuir postés à l'entrée, les Moscovites étaient venus. Par politesse, par curiosité, pour parler avec des Occidentaux, ou simplement pour être là. En ce soir du cinquième et dernier jour se déroulait le grand cocktail d'adieu réunissant exposants et invités. Quelques membres de la petite nomenklatura de la bureaucratie culturelle soviétique étaient réunis sous le lustre : des dames aux coiffures apprêtées, en robes à fleurs dessinées pour des silhouettes plus élancées ; des messieurs amincis par des complets lustrés de coupe française, marque de leur accès à des magasins d'habillement réservés. Seuls leurs hôtes britanniques, dans un triste camaïeu de gris, respectaient la monotonie de l'austérité socialiste. Le brouhaha s'intensifia tandis qu'une cohorte de serveuses en tablier présentait aux invités des sandwiches au salami racorni et du vin blanc tiède. Un haut diplomate anglais, qui n'était tout de même pas l'ambassadeur, serra les mains les plus importantes en se disant absolument ravi.

Seul Niki Landau restait à l'écart des festivités. Penché sur la table de son stand vide, il totalisait le montant de ses dernières commandes et vérifiait ses bordereaux de dépenses, car il avait pour maxime de ne jamais aller s'amuser avant d'avoir bouclé son travail de la journée.

Du coin de l'œil, il apercevait vaguement la silhouette bleue et nerveuse de cette femme russe qu'il ignorait délibérément. *Ennuis en perspective*, pensait-il tout en s'affairant. *À éviter.*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BUSSIÈRE À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2003. N° 47993-2 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE